



# LA FIN DU CHAT-NOIR

ou

## Les Derniers Mohicans de la Butte



### Petite Note-Préface

MOINS CONNUE que ses glorieuses devancières, la troisième et ultime période de l'ère chat-noiresque mérite pourtant de ne pas tomber dans l'oubli. Ce ne sont plus, sans doute, les jours héroïques, truculents et désintéressés du cabaret primitif : celui du boulevard Rochechouart; ce ne sont plus les saisons élégantes, glorieuses et fructueuses de la rue Victor-Massé; c'est autre chose. Sur-tout, je tiens à dire que cette période ne fut ni une agonie, ni un déclin. Les commentateurs et les historiens n'ont pas manqué aux deux premières : la dernière est restée sans annaliste. Ceci est injuste. En 1893 et en 1894, Rodolphe Salis ne s'était pas endormi sur les lauriers acquis. Ce diable d'homme, après avoir été, pour parler le langage d'aujourd'hui, le *producer* de deux générations de poètes et d'artistes, était en train d'en faire surgir et d'en réaliser une troisième, quand il disparut.

Remarquablement intelligent, artiste par tempérament, doué d'un flair qui pouvait s'appeler du goût; aidé, en outre, par cette chose mystérieuse à laquelle il croyait autant que Capus : la Veine, Salis, d'abord surpris par le départ en masse de ses collaborateurs, arrivés, presque tous, à la notoriété, n'avait pas perdu courage. Le nouveau groupement, qu'il s'appliquait à former comprenait des talents qui se sont affirmés. J'ajoute, enfin, que ce Chat-Noir terminal, qu'il voulait différent des autres, a servi de modèle aux établissements contemporains. Si le cabaret artistique et littéraire est devenu une sorte d'institution dont vivent de nombreux poètes, chansonniers et musiciens, s'il connaît une sorte de pérennité, c'est que l'orientation esquissée par Salis, n'a pas été perdue. Ceci pour démontrer que les dernières heures du Chat-Noir ne furent pas une *décadence*, mais bien plutôt une *évolution*.

### I

POUR FIXER la physionomie du Chat-Noir telle qu'elle m'apparut en 1893, je suis obligé de me mettre en scène, — et je m'en excuse. Les circonstances dans lesquelles je fus amené à franchir, comme chansonnier, le seuil « auguste » que je n'avais foulé, jusque-là, qu'en spectateur, doivent être rapportées pour que je puisse faire pénétrer avec moi le lecteur dans ce pittoresque milieu.

Donc, en octobre 1893, j'étais un modeste journaliste, — nous disions aussi : un journaliste. Je n'étais même pas un Montmartrois, car j'habitais ces Batignolles que Richepin et Ponchon qualifiaient de « tristes », de même qu'ils accolaient à l'Odéon l'épithète de « pensif ». Les trois journaux auxquels je collaborais me mettaient, comme on dit, à toutes les sauces. J'y passais sans hésitation du grave au doux, du plaisant au sévère, tour à tour reporter, chroniqueur, au-jour-le-jouriste, voire rédacteur culinaire et critique d'art. J'y faisais même, au besoin, des dissertations militaires avec toute l'autorité que me pouvaient conférer dix-huit mois de service, accomplis au 6<sup>e</sup> dragons, comme cavalier de deuxième classe.

Ces trois journaux, qui différaient d'opinions politiques, se trouvaient, malheureusement pour moi, d'accord sur un point : ils apportaient une irréductible énergie à ne pas payer leurs rédacteurs. Nul ne s'en étonnera quand on saura que ces trois quotidiens s'appelaient : d'abord, *L'Événement*, où Magnier déployait une espèce de génie moliéresque à berner — sans les décourager — ses plus fougueux créanciers; ensuite, *La France*, où l'inénarrable Charles Lalou, installé dans le fauteuil d'Emile de Girardin, estimait sans doute que la gloire de contempler ce siège historique devait nous suffire. Il y avait enfin *Le Petit Caporal*, dernière trompette du Césarisme expirant, où mon cher et regretté Cunéo d'Ornano aurait vivement désiré couvrir d'or ses compagnons de lutte. Hélas! La propagande victorienne ne disposait que de subsides inopérants, tout juste suffisants pour l'impression du journal. Aux fins de mois, nous nous heurtions à une caisse obstinément fermée, parce que vide. C'est alors que Cunéo d'Ornano était magnifique. Il nous réunissait dans son pauvre bureau et nous régalaient d'une de ces harangues enflammées dont il avait le secret et où il faisait revivre, en vrai bonapartiste, l'éloquence du vainqueur de Marengo. Il faisait miroiter à nos yeux éblouis les plaines opulentes de la Lombardie, c'est-à-dire un lendemain de victoire dont nous sortirions tous pour le moins ambassadeurs ou préfets. Et il ajoutait :

— Rédacteurs du *Petit Caporal*, manquez-vous de courage?...

Nous acclamions alors ce Corse enthousiaste et nous partions, riches d'espoirs illimités, au cri de : « Vive l'empereur! »



A cette époque, qui nous paraît mythologique, un écrivain pouvait vivre avec dix louis par mois. Encore fallait-il les trouver; et avec des « numéros » tels que Magnier, Lalou et d'Ornano, c'était là tâche assez ardue. On va voir comment l'obligation où nous nous trouvions d'inventer mille ruses pour extraire quelque monnaie de leurs caisses récalcitrantes me conduisit directement au Chat-Noir de Rodolphe Salis. Ces ruses, qui eussent enchanté Murger, ne manquaient pas de pittoresque.

A *L'Événement*, nous avions renoncé à guetter les arrivées en coup de vent et les départs brusqués d'Edmond Magnier. Pourtant, quand cet honorable sénateur descendait de son coupé à deux chevaux — l'auto de luxe n'était pas inventé, — nous nous risquions à le « crocher », comme disent les marins, en plein boulevard.

— Patron, disions-nous, en mettant dans notre voix une émotion contenue que Massenot eût admirée, j'ai besoin d'un petit acompte.

Ce à quoi Magnier répondait invariablement :

— Comment donc, mon cher! Combien voulez-vous?

Et dès qu'on avait articulé un chiffre (qu'on choisissait prudemment fort modeste : vingt ou trente francs), le directeur de *L'Événement* se récriait.

— Mais ce n'est pas assez, mon cher. Je vais vous en donner quarante.

Là-dessus, il fouillait dans ses poches, et sortait un billet de mille et nous demandait froidement si nous avions de la monnaie (!!!).

La réponse ne pouvait être que négative. Sur ce, M. le sénateur de se récrier :

— Alors, mon cher, mon bien cher ami, donnez-moi une minute, le temps de changer la vignette (*sic*).

Et, brusquement, avec une fluidité fantomale, il s'évanouissait, il disparaissait dans les profondeurs du passage de l'Opéra. On ne le revoyait plus. Sans doute pensait-il que l'homme... habile est celui qui ne change jamais!

Le seul moyen de tirer quelque argent de ce débiteur insaisissable était de lui envoyer l'huissier. Encore ces derniers, qu'il comblait de billets de théâtre, mettaient-ils à le poursuivre une lenteur désolante. D'ailleurs, seuls les « as » de la rédaction : Aurélien Scholl, Chaperon, Jean Lorrain, Besson, Audebrand, Bergerat, avaient recours aux officiers ministériels. Nous autres, les petits, nous n'aurions jamais osé ce geste inamical, tant nous imposait le ton de cordialité élégante, d'indulgente sympathie et d'affectueuse protection dont usait à notre égard cet homme redoutable et séduisant.

Chez d'Ornano, que nos pères avaient baptisé : « L'Homme à la Pâtée », c'était un autre refrain. Le terrible Cunéo, qui devait faire des républicains une pâtée dont les chiens eux-mêmes ne voudraient pas, était, par contraste, le plus doux et le meilleur des hommes. Aucun de ses adversaires politiques ne me démentira. Il souffrait réellement et cruellement de ne pouvoir donner à ses rédacteurs autre chose que cette pâtée future et cannibalesque qu'on ne cessait de lui reprocher. N'ayant pas d'espèces sonnantes ni même trébuchantes à nous offrir, l'infortuné directeur du *Petit Caporal* nous distribuait ce qu'on appelait alors des « bons de publicité ». Ces papiers nous donnaient le droit d'avoir « à l'œil » un complet à quarante-cinq francs chez feu Godchau, des souliers, du linge, des pâtes pectorales, de la charcuterie, des boîtes de sardines et même du charbon. Il nous octroyait aussi des permis de chemin de fer, que nous revendions cyniquement à de petits bourgeois désireux de se rendre à peu de frais vers les plages ou les stations à la mode. Un jour, même, j'héritai d'une douzaine de flacons contenant une teinture dite « idéale » pour les cheveux. Comme j'avais vingt-six ans, cette mixture ne pouvait m'être d'aucune utilité, mais je passai plusieurs jours à repérer, parmi les amis de ma famille, les personnages grisonnants. Je les assourdis des mérites de ce produit, qu'ils m'achetèrent pour avoir la paix... Un seul flacon me resta pour compte, et je l'ai retrouvé récemment. Si, comme le bordeaux, la teinture s'améliore en vieillissant, elle doit être merveilleuse, et je pourrais, cette fois, m'en servir. Malheureusement, je n'ai plus de cheveux.

A *La France*, de Lalou, j'ai noté, en passant, que nous devions user de multiples sub-

